

Février 2014

Au coeur des innovations sociales

n°2

focales



La Lumière,
des enfants malvoyants
à l'école ordinaire



Au sommaire

- 3 De l'intégration scolaire à l'inclusion
- 7 Intégration scolaire: de plus en plus d'élèves concernés
- 8 Une école (presque) comme les autres
- 10 «Ils vont passer toute leur vie dans notre monde de voyants»

En 2007, l'asbl liégeoise La Lumière a lancé un service d'aide à l'intégration scolaire (SAIS) en réponse à la demande de parents à la recherche d'un encadrement pour leurs enfants handicapés qui s'ennuyaient dans l'enseignement spécialisé. Aujourd'hui, ce sont pas moins de vingt-cinq enfants et adolescents de zéro à dix-huit ans qui sont épaulés, du milieu d'accueil à l'enseignement supérieur. L'objectif étant de maximiser leur intégration à l'école et, plus largement, de favoriser leur autonomie dans le monde des voyants.

Par Pascale Meunier – Photos La Lumière



De l'intégration scolaire à l'inclusion

C'est mercredi, un babillage croissant envahit les couloirs. Simon, Lucie, Sarah, Naomi, Hadja, Sofia, Saleh, Aminata, Kemberley et Elisa arrivent accompagnés de leur maman pour leur séance hebdomadaire de soutien scolaire dans les locaux de La Lumière. Ils ont sept, huit ou neuf ans et partagent tous cette particularité : ils sont aveugles ou malvoyants. Pourtant, ils vont à l'école primaire « comme tout le monde ».

En 2007, l'asbl liégeoise La Lumière a lancé un service d'aide à l'intégration scolaire (SAIS) en réponse à la demande de parents en recherche d'aide pour encadrer leurs enfants handicapés qui s'ennuyaient dans l'enseignement spécialisé. Une équipe composée de psychologues, psychomotriciennes, logopèdes, monitrices de mobilité s'est constituée. Pas moins de vingt-cinq enfants et adolescents de zéro à dix-huit ans sont épaulés, du milieu d'accueil à l'enseignement supérieur, pour maximiser leur intégration et leur autonomie. « Ce sont des enfants très vifs et capables de faire des études en milieu ordinaire, constate Mireille Roks, attachée à la direction de l'asbl. Ils ont juste perdu la vue. » Le souci de La Lumière va au-delà de l'intégration. « C'est plutôt d'inclusion dans la société, dans un monde dédié aux voyants, qu'il s'agit, poursuit-elle. C'est travailler ensemble, voyants et non voyants, tout au long de la vie, et collaborer en sachant que l'on demande à ces enfants de fournir un effort immense. »

Chaque cécité, chaque malvoyance est différente. Au cours d'une vie celle-ci évolue également. Il y a ceux qui deviennent aveugles ou malvoyants par accident ou suite à une maladie, un choc nerveux, une tumeur... Naomi, Hadja, Sofia et Aminata sont toutes les quatre albinos, raison pour laquelle leurs parents ont quitté l'Afrique. Elles souffrent de déformation pupillaire et ne supportent pas la lumière, qui est dangereuse pour elles et qui

Simon, Lucie, Sarah et les autres partagent cette particularité : ils sont aveugles ou malvoyants. Pourtant, « comme tout le monde », ils vont à l'école primaire. Grâce au service d'accompagnement à l'intégration scolaire de l'asbl liégeoise La Lumière.

peut dégrader leur reste de vision. Simon et Lucie sont jumeaux, ils sont nés sans nerf optique ; à la maternité, l'ophtalmologue a orienté leurs parents vers ce centre. « Des familles arrivent ici brutalement, d'autres nous fréquentent depuis la naissance de leur enfant », dit Mireille Roks. Le problème que nous rencontrons fréquemment pour le moment chez les enfants, c'est le diabète. »

Des instituteurs 100 % partenaires

C'est un voisin dont la fille adolescente a fréquenté La Lumière qui a dirigé Horiya Chker vers ce service. Cette mère de famille nombreuse ne voulait pas que sa fille soit différente des autres malgré sa vue très basse. Sarah a sept ans, elle est en deuxième primaire à l'école communale de Housse (Blégny). En classe, une caméra capte ce qui est écrit au tableau et le retransmet sur l'écran de sa TV-loupe qu'elle peut scinder en deux, une partie avec ce qu'elle reçoit et une autre avec ce qu'elle écrit. « Elle s'en sert très bien, constate Joëlle Simonis, la directrice. Elle choisit la façon de travailler qui lui convient : elle peut voir ce qui se passe au tableau, elle zoome sur des panneaux affichés dans la classe. Pour le moment c'est le seul aménagement nécessaire, on s'adapte au fur et à mesure que des difficultés surviennent.



Simon découvre sans crainte les serpents lors d'une sortie en groupe.

L'intégration de Sarah, c'est un projet qui grandit avec l'école, ou avec lequel l'école grandit, c'est selon... »

Stéphanie La Torre, sa logopède, est à ses côtés tous les lundis et jeudis matin, elles se retrouvent aussi au centre le mercredi après-midi pour retravailler certaines matières. Aujourd'hui Stéphanie a préparé des exercices sur les dizaines et les unités. Elle est attentive au contraste et à la taille des caractères. Sarah, qui souffre d'un nystagmus, colle son nez sur la feuille pour empêcher ses yeux de bouger. « Elle doit forcer sur ses yeux ce qui engendre un retard, une fatigue, explique sa mère. Mais elle est bien entourée, on travaille beaucoup avec elle. »

La Lumière, les familles et les enseignants travaillent étroitement. Ce sont les parents qui choisissent l'école, souvent celle de leur quartier ou de leur village. Pour y inscrire leur enfant, le rendez-vous est pris avec la direction en présence d'une logopède de l'association. L'école doit bien mesurer ce à quoi elle s'engage, la collaboration doit être assurée à long terme, car chaque année ou presque le professeur change.

Sans l'investissement des enseignants, rien ne serait possible. Toute la matière doit être anticipativement transcrite : les manuels, les feuilles distribuées en classe et même les copies d'examens... Un travail énorme est réalisé en amont de chaque leçon. « Le professeur s'engage à nous transmettre sa matière un mois à l'avance », précise Mireille Roks. Des livres sont lus et enregistrés dans l'un des trois studios sonores de l'asbl ; les bénévoles qui prêtent d'habitude leur voix aux auteurs de littérature consacrent donc aussi un peu de leur temps à Grevisse et Archimède... Selon leurs destinataires, d'autres ouvrages sont scannés pour être lus via des logiciels informatiques adaptés, d'autres sont traduits en braille.

Une équipe aux multiples facettes

Le mercredi après-midi, tous ces élèves un peu particuliers se retrouvent à La Lumière pour répéter avec leur logopède les matières à forte connotation visuelle comme la géographie ou la géométrie, et pour rattraper les retards éventuels. Cette demi-journée est également consacrée à diverses séances d'apprentissage ou de suivi car le service d'intégration scolaire de La Lumière ne se limite pas qu'à l'école : c'est un package !

Des bilans sont établis par le service basse vision : l'ophtalmologue, l'orthoptiste (qui apprend aux malvoyants à optimiser leur reste visuel) et l'opticien (qui pourra accroître leur vision et leur autonomie en améliorant l'éclairage ou en ajoutant des filtres colorés). Leurs conseils et leur visite de l'école et du domicile guideront les adaptations nécessaires.

Vingt-trois professionnels interviennent à un moment ou l'autre dans la vie de ces petits écoliers. À la demande ou en cas de besoin, comme pour la psychologue, parfois très précocement, comme pour la psychomotricienne. Nathalie Mesureur rencontre en effet parfois très tôt les familles, quelques semaines à peine après la naissance. « Un enfant aveugle n'a par exemple aucune notion des trois dimensions et n'a pas d'images visuelles de mémoire, dit-elle, il va falloir lui apprendre l'espace. » Plus grand, il faudra lui donner des repères : qu'est-ce qu'une maison, qu'est-ce qu'un bâtiment de plusieurs pièces... Il faudra l'aider à dépasser sa peur du vide et à développer ses autres sens comme l'ouïe ou le toucher, particulièrement utile pour l'apprentissage du braille.

Sa collègue Christelle Degey exerce un métier peu commun : elle est monitrice de locomotion, environnement et mobilité. « Mon travail, explique-t-elle, c'est de permettre aux aveugles et aux malvoyants d'aller à la

Tout en dactylographiant, Victor capte ce qui est au tableau grâce à sa caméra et écoute (pour se relire) grâce à une synthèse vocale.



découverte du monde extérieur et de leur donner le plaisir de se déplacer en sécurité.» Elle organise ses séances dans les locaux de La Lumière, à l'école, au domicile des familles. «L'important, souligne-t-elle, c'est que les parents soient aussi partie prenante car les enfants sont en majeure partie avec eux.» Elle familiarise les enfants à l'usage d'une pré-canne trapézoïdale qui protège la largeur de leur corps et leur évite de se cogner. Elle leur explique la circulation, la signification des panneaux de signalisation. Pour leur ôter un certain stress quand ils changent d'école ou quand qu'ils doivent se déplacer d'un bâtiment à l'autre, elle repère avec eux les trajets. Son travail est aussi de conscientiser l'école. «On essaye que chaque chose soit à sa place, dit-elle, mais il ne faut pas tout changer non plus, les enfants doivent s'adapter au quotidien. Les cartables qui jonchent le sol sont des éléments qu'ils doivent apprendre à gérer.»

Pour le choix de leur équipement, les familles sont aidées par Catherine Aussems, qui évalue avec l'enfant ou l'adolescent le matériel le mieux adapté à son handicap et à son âge. Il pourra s'agir d'un bloc-notes informatique (un petit ordinateur composé de six touches et d'une plage braille), d'un ordinateur équipé d'un logiciel d'agrandissement ou de la machine Perkins avec laquelle ils débutent souvent. Elle leur apprend, entre autres, la dactylo, les techniques de base de sauvegarde et de transfert de fichiers. C'est elle aussi qui s'occupe de la transcription adaptée des manuels scolaires et de tous les documents de cours que reçoivent les élèves. Elle les scanne et les traduit en braille ou les transpose sur un support informatique. L'élève équipé d'un ordinateur peut consulter ces fichiers qui sortent en picots sur la barrette braille de sa machine ou par synthèse vocale (ou les deux). Mais parfois scanner ne sert à rien. Un tableau ou un graphique, tout ce qui est visuel doit être décrit. «En chimie, pour les atomes, on bricole avec de la frigolite et des pailles, explique



Sur sa machine Perkins, Simon dactylographie en braille ce que l'institutrice dicte à l'ensemble de la classe.

Il y a presque cent ans

L'asbl La Lumière a été créée en 1919 à l'initiative de deux demoiselles liégeoises émues par le sort des soldats qui rentraient aveugles du front. Elles ont mis sur pied un atelier protégé afin de leur fournir du travail et qu'ils puissent nourrir leurs familles. Les activités étaient simples : fabrication de paillasons, cannage, rempaillage. Des activités toujours d'actualité 95 ans plus tard mais désormais assorties de tâches plus modernes telles que le scannage, la gravure de CD et de DVD, le publipostage, etc.

La Lumière, c'est aujourd'hui 118 emplois, dont 58 dans l'entreprise de travail adapté. L'association s'occupe directement de 1 654 aveugles et de 8 000 malvoyants. L'asbl propose de l'accompagnement social, de la réadaptation fonctionnelle. Elle équipe la personne d'outils, d'aides techniques, lui propose des activités de loisirs sportives et culturelles. Depuis sept ans, un service est spécialement destiné au soutien des enfants dans l'enseignement ordinaire.



Sarah participe chaque année au camp d'été organisé par La Lumière.

la monitrice. Pour représenter l'architecture d'un bâtiment, on fabrique des maquettes à l'échelle. Pour donner une idée de sa hauteur, on place un personnage Playmobil à côté. Il faut être créatif!»

Pour les petits gestes du quotidien, c'est à l'ergothérapeute que les enfants ont affaire. Mais c'est quoi au juste l'ergothérapie ? «Ça sert à s'habiller, apprendre à attacher ses boutons, et que ça reste bien sur la fourchette quand on mange», répond Simon qui termine sa séance. «Ce qui n'est pas facile...» précise Georgette Charlier en lui indiquant comment utiliser des couverts. Simon s'applique mais, en effet, ça glisse. Il faut garder la tête droite, soulever le coude et amener la fourchette bien en face de la bouche. «Je n'aime plus quand on me donne», dit Simon qui, à la maison, mange seul. Mais encore faut-il le faire proprement. Au centre, il a commencé par une petite cuillère et de la compote puis il a appris à piquer dans de petits bouts de plasticine, il a ensuite appris à pousser les aliments vers la fourchette et à les couper. Aujourd'hui ce sont des céréales qu'il entreprend de consommer sans renverser. Simon fanfaronne, mais il est tout de même un peu inquiet : cet article dira-t-il qu'il en a attrapé quelques-unes avec les doigts malgré la consigne ? Charmeur, il profite aussi de la tribune : «J'aimerais qu'on le dise, ma séance préférée c'est avec les logopèdes, je les trouve sympas !» L'ergothérapeute n'en prend pas ombrage. Avec lui, elle peaufine chaque geste : nouer des lacets, remplir un verre d'eau avec ou sans détecteur de niveau, s'assurer que le couteau et la fourchette sont dans le bon sens (pas avec les doigts !). Simon a aussi appris à se déshabiller, à poser ses habits sur une chaise, à enfiler sa tenue de sport et à faire du jogging dans le couloir pour être autonome au cours de gym. Certains gestes doivent être repris en fonction du développement psychomoteur de l'enfant... ou de sa garde-robe. Cet après-midi, il étrenne un nouvel anorak, autrement dit une nouvelle tirette...

Un projet coûteux

Chaque été, les enfants du SAIS partent tous ensemble au camp, une semaine à la mer ou une semaine de sport aventure. Eux qui ont passé l'année scolaire parmi des voyants se retrouvent entre pairs. «Là, dit Mireille Roks, ils remarquent qu'ils ne sont pas les seuls à vivre ce qu'ils vivent.» L'équipe pluridisciplinaire les accompagne et vérifie leurs acquis dans tous les aspects de la vie : est-ce qu'ils savent s'habiller seuls, manger seuls, se déplacer ? «Au camp, ils apprennent aussi à prendre leur douche sans aide, à se laver les cheveux. À chaque nouveau cap franchi, nous avertissons les parents pour qu'il en soit de même à la maison», dit Georgette Charlier. L'équipe observe aussi leur sociabilité, elle est attentive à d'éventuels problèmes psychologiques cachés. «Une évaluation est faite sur base de laquelle on redémarrera l'année scolaire suivante», ajoute Mireille Roks.

On l'aura compris, tout cela coûte cher. Très cher. Dons, legs, appels à projets divers, l'asbl est continuellement en recherche de fonds. L'ampleur et le montant des interventions du SAIS varient selon les enfants et selon leur année scolaire. Avec l'âge, le volume de traduction augmente mais leur autonomie également. «Il arrive que les plus grands ne nous contactent plus que pour une aide ponctuelle», remarque Mireille Roks.

Les parents versent 95 euros par mois par enfant pour l'intégration scolaire. Un montant dérisoire par rapport au coût réel qui, dans le cas de Lucie et de Simon par exemple, s'élève à près de 14 000 euros pour les deux pour une année. Du côté du matériel pédagogique, l'Awiph (l'Agence wallonne pour l'intégration des personnes handicapées) ne prend en charge qu'une partie des frais de transcription scolaire, ce qui, pour les jumeaux, laisse une ardoise de quelque 2000 euros à financer...

Intégration scolaire : de plus en plus d'élèves concernés

Cette année scolaire, 655 écoles ordinaires et 160 écoles spécialisées ont signé un contrat permettant l'intégration dans l'enseignement ordinaire de 2 077 enfants présentant un handicap. C'est quatre fois plus de bénéficiaires qu'en 2009, date à laquelle le décret « Intégration » a demandé aux écoles de préciser dans leur projet pédagogique les mesures qu'elles mettaient en œuvre pour ces élèves. Une démarche des établissements qui reste volontaire mais qui a un effet boule de neige : car sur dix élèves intégrés une année, sept poursuivent l'expérience l'année suivante.

Le nombre d'écoles impliquées augmente également. Aujourd'hui, plus de 70 % des écoles spécialisées accompagnent au moins un élève dans l'enseignement ordinaire, et près d'un quart des écoles fondamentales ordinaires en accueillent au moins un. Les modalités sont variables : de l'intégration « permanente totale » (l'élève fréquente toute l'année l'enseignement ordinaire pendant 100 % du temps scolaire et y reçoit quatre à huit heures d'accompagnement pédagogique ou paramédical de la part de l'enseignement spécialisé) à d'autres formules partielles ou temporaires (selon ses besoins spécifiques).

La Fédération Wallonie-Bruxelles et la Région wallonne sont également liées par un accord

de coopération pour aider ces jeunes dans leur scolarité. « *Les services d'aide à l'intégration, les services d'aide précoce et les services d'accompagnement de l'Awiph (NDLR : Agence wallonne pour l'intégration des personnes handicapées) peuvent intervenir au sein de l'école pour accompagner les jeunes qui ont des difficultés*, explique Marina Goffelli, responsable à la direction des services d'aide en milieu de vie de l'Awiph. *Une convention est alors signée entre ces services, l'école et la famille pour en fixer les modalités.* » Cette aide peut être apportée aux enfants pendant ou après le temps scolaire pour leur permettre d'être plus autonomes ainsi qu'aux professeurs, en les outillant par exemple pour adapter leur classe ou leur pédagogie.

Si le processus d'intégration est de mieux en mieux connu, il n'en demeure pas moins des freins. Marina Goffelli les identifie principalement du côté de l'accessibilité des bâtiments et de l'adhésion de l'ensemble de l'équipe pédagogique. « *La première année, le professeur peut être très ouvert à la thématique de l'inclusion de tous les enfants, tandis que le suivant sera moins réceptif* », dit-elle. Un tel projet ne peut en effet être mené à bien sans l'adhésion de tout le corps professoral.



Laureline, au premier rang à gauche, suit le cours grâce à un portable adapté.



Une école (presque) comme les autres

Simon et Lucie fréquentent l'école communale de Péry depuis la première maternelle, une petite école d'une centaine d'élèves sur la commune de Trooz. Pour la directrice Joëlle Jamers, on peut parler d'une intégration réussie. Interview.



Lucie fait de la géométrie grâce à une page adaptée par les logopèdes de La Lumière.

Focales : Comment est-ce que cette aventure a commencé ?

Joëlle Jamers : Ici c'est une petite commune, on se connaît... La maman des jumeaux en a discuté avec les enseignants et l'inscription s'est faite en accord avec eux. Bien entendu on ne se lance pas sans que tous les enseignants soient preneurs ! On a fait des essais et ça a bien fonctionné dès le départ. Je ne dis pas que c'est facile, il a fallu une remise en question de tout le monde dans l'école, des autres parents et des autres enfants.

Focales : Au quotidien, quelle organisation est-ce que cette intégration nécessite ?

Joëlle Jamers : Dès la maternelle, les enfants ont bénéficié de l'aide de logopèdes de La Lumière. En première primaire, elle venait tous les matins. Depuis la deuxième, elle ne vient plus qu'une partie des matinées. Les enseignants doivent être bien organisés : ils doivent fournir les exercices et les matières au moins quinze jours à l'avance, parfois plus quand il s'agit de cartes de géographie ou de modelages. L'ossature des leçons de l'année est prête à la rentrée, mais parfois il y a des changements de dernière minute... il faut aussi laisser de la marge pour l'imprévu en classe. L'institutrice de Simon et de Lucie avait un peu d'appréhension. Pendant les vacances, elle a revu tous ses cours en fonction des cinq sens et pas toujours la vue. En fin de compte, elle les trouve mieux maintenant !

Focales : Les effets de l'intégration se font sentir des deux côtés...

Joëlle Jamers : Oui ! Les enseignants doivent être bien préparés, mais il y a une contrepartie : une ambiance s'est installée dans l'école et dans chaque classe où les jumeaux passent, une ambiance de solidarité, de compréhension. Ça amène un plus dans l'école. En général tout doit être plus structuré, plus ordonné, c'est aussi un plus.

Focales : La classe est une bulle où tout peut être aménagé pour eux. Et le reste de l'école ?

Joëlle Jamers : Il y a des aménagements pratiques tout simples. En outre, à deux reprises, La Lumière a organisé une journée de sensibilisation pour toute l'école, enfants et enseignants. Tout le monde s'est retrouvé plongé dans le noir absolu avec des activités à faire telles que manger une collation, enfiler son manteau. En situation, on a très vite compris que quand on arrive derrière Simon ou Lucie et qu'on parle soudainement ou qu'on les touche, ils sont surpris. D'ailleurs, quand quelqu'un entre dans la classe, ils demandent toujours qui vient d'arriver. Il faut verbaliser beaucoup. Hier ils ont entendu un bruit d'outil. Des ouvriers communaux effectuaient des travaux. Qu'est-ce qu'on fait ? C'est quoi une foreuse ? Simon a touché la machine, on lui a expliqué ce qu'était le frein d'une porte. Il a pu se rendre compte du côté pratique de la réparation. La semaine dernière, ils ont assisté à un spectacle très visuel sur le thème du temps qui passe, un thème très abstrait. J'avais prévenu les comédiens... Simon et Lucie les ont interpellés, ils ont pu aller toucher la machine sur la scène. On ne fait pas tout pour eux, on les rend autonomes. On ne les considère pas comme différents des autres, mais on met des choses en place pour qu'ils y arrivent.



« Ils vont passer
toute leur vie
dans notre
monde
de voyants »

Estelle Wéry est la maman de Lucie et de Simon, des jumeaux de huit ans. Leur cécité est complète ; ils sont nés sans nerf optique. Dès la naissance, l'asbl La Lumière leur est venue en aide. Témoignage.



« Mes enfants avaient six semaines quand on a vraiment parlé de cécité. Quand le diagnostic tombe, c'est un monde qui s'écroule. Mais on a tout de suite été pris en charge par la psychologue de La Lumière, et la psychomotricienne les suit depuis qu'ils ont trois mois. Au départ elle venait chez nous pour les stimuler, notamment le toucher, et elle nous a laissé du matériel pour que nous puissions le faire aussi. La monitrice de locomotion est également venue à la maison pour nous aider dans notre environnement : l'agencement, les techniques de déplacement, toujours laisser les portes fermées, bien replier les chaises sous les tables. Toute la vie quotidienne est à réorganiser. Et puis il y a un vocabulaire à utiliser, on doit verbaliser tout ce que l'on fait. Tout cela doit devenir des automatismes.

Une institutrice relève le défi

Pour l'école, nous avons eu de la chance. L'institutrice, une connaissance, était preneuse de ce défi. Il n'a donc pas fallu pousser de nombreuses portes. En secondaire ce sera peut-être autre chose... Simon et Lucie sont en troisième primaire, ils sont dans cette école depuis la première maternelle.

Tous leurs cours sont transcrits en braille à l'avance, et quand l'institutrice distribue une feuille aux enfants, Lucie et Simon reçoivent la leur. C'est sûr que pour certaines matières la logopède doit davantage les aider : les tracés, la géométrie... ils ne sont pas encore tout à fait autonomes avec leur planche à dessin. Elle vient souvent les deux premières heures de la matinée, alors l'institutrice s'arrange pour aborder les grandeurs, les fractions dans cette tranche horaire là, car pour ce qui est grammaire et orthographe, ils savent se débrouiller sans aide. Angles droits, parallèles... ils font les exercices comme les autres enfants même si pour eux cela ne représente pas tant de choses. Une bénévole vient aussi les aider au cours de gymnastique.

L'intégration, mais pas à tout prix

On réévalue chaque année l'intégration scolaire pour voir si ça vaut la peine de continuer. À La Lumière, ils sont très attentifs au bien-être de l'enfant et ce n'est pas l'intégration à tout prix. Si ça ne se passait pas bien, si Lucie et Simon étaient découragés, s'ils n'en pouvaient plus ou si les résultats scolaires ne suivaient pas, je pense qu'on se réorienterait vers un enseignement spécialisé. Mes enfants sont conscients de leur différence, ils se rendent compte que les autres ont plus de facilités pour certaines choses qui leur sont complètement abstraites. Mais de toute façon, ils vont passer toute leur vie dans notre monde de voyants. Autant qu'ils y soient confrontés directement. »





Pour en savoir plus

La Lumière (Liège)

Tél : 04 222 35 35 -

courriel : lalumiere@lalumiere.be

Site : www.lalumiere.be

Agence wallonne pour l'intégration des personnes handicapées, Awiph

Tél : 071 20 57 11 ou 0800 16 061

Site : www.awiph.be

focales

est une revue publiée en supplément d'Alter Échos.

Une initiative de l'Agence Alter, avec le soutien de la Wallonie.

Coordination : Marinette Mormont.

Ce cahier a été rédigé par Pascale Meunier en janvier 2014.

Layout : Françoise Walthéry et Cécile Crivellaro – Photos : La Lumière.

Impression : Nouvelles imprimeries Havaux

Cette publication est en accès libre

sur www.alterechos.be (onglet dossiers)

Agence Alter
■■■■■



Wallonie



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES